Zeitschrift: Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft Bern

Herausgeber: Naturforschende Gesellschaft Bern

Band: - (1853)

Heft: 294-295

Artikel: Extrait d'un cahier d'observations diverses sur l'ancien Évêché de Bâle, par M. Schweitzer, médecin du prince-évêque de Bâle, à la fin du 18e siècle

Autor: Quiquerez, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-318412

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A. Quiquerez, Extrait d'un cahier d'observations diverses sur l'ancien Évêché de Bâle, par M. Schweitzer, médecin du prince-évêque de Bâle, à la fin du 18e siècle.

Les vents qui dominent dans la principauté de Bâle ou de Porrentruy, sont la bise, les vents du nord, du couchant et quelquefois du midi, et comme ce pays montagneux renferme beaucoup de vallées, de rivières et d'étangs, les rhumes y sont fréquents, surtout dans la saison des pluies et brouillards, au printemps et en automne. Les maladies chroniques, telles que les rhumatismes, gouttes, sciatiques, affections nerveuses, dépôts lymphatiques, scrophules, gravelles, hydropisies diverses, y sont plus fréquentes que les maladies aigues. Autrefois on y voyait rarement des fièvres d'accès; les sujets du pays qui en avaient été affectés à l'étranger, en étaient délivrés sans rechute et sans médicaments dès qu'ils rentraient dans leur patrie; mais depuis une vingtaine d'années elles se montrent fréquemment, et la cause en vient sans doute du défrichement des terres et de l'établissement de plusieurs étangs.

Au printemps, à l'ouverture des terres, il règne quelquefois des fluxions de poitrine, des pleurésies et fièvres continues. Au mois de mars et d'avril de cette année, 1789, nous avons eu en ce pays quantité de personnes affectées des premières, mais elles n'ont pas été meurtrières.

L'auteur cite que plus de 45 personnes affectées de ce mal ont toutes été guéries par ses soins.

Le site général de la principauté est tel qu'on y voit régner un air vif mais salubre; les tempéraments sont

forts et robustes, et il n'est pas rare d'y voir des vieillards pousser leur carrière au-delà de 80 ans. Les habitants ont en général un bon appétit et mangent beaucoup. Leur nourriture consiste en lard, légumes salés, tels que les raves et les choux fermentés, les carottes, les pommes de terre et toutes espèces de jardinage et beaucoup de pâte, le plus souvent mal cuites. Ils mangent peu de pain et davantage de viande. Dans les montagnes et les métairies, leur nourriture consiste en laitage, fromage, lard, viande fumée, légumes salés, pâtes et pommes de terre. Dans les vallées on consomme beaucoup de fruits dont on sèche une partie. Les habitants des villes usent d'une nourriture plus recherchée, mais ils mangent aussi beaucoup de pâte et de légumes fermentés cuits au lard.

Il règne rarement en ce pays des maladies épidémiques. Depuis 34 ans que je l'habite, je n'en ai vu que quatre, qui ont été meurtrières.

La première, en 1757, était une fièvre maligne, putride et pourprée. J'en fus moi-même attaqué, mais par les soins du médecin du prince (M. Edel qui avait précédé M. Schweitzer), qui était Français, j'en fus bientôt quitte. Il suivait une toute autre méthode dans le traitement de ses malades qu'un médecin allemand qui était en cette ville (Porrentruy) et dont la pratique, quant aux remèdes, était incendiaire. Il chargeait en outre ses malades de couvertures de plumes, les chambres n'étaient jamais aérées, les portes et fenêtres exactement fermées, et comme c'était en automne et qu'il faisait froid, les poêles étaient brûlants, ensorte que l'air qu'on y respirait était tellement raréfié et empoisonné de l'haleine des malades et de la puanteur de leurs sueurs et déjections, que l'on y suffoquait. Je fus appelé par le dit médecin dans plusieurs maisons pour des fonctions chirurgicales, et entre

autres dans l'hôtel de notre grand-maître (*Hofmeister*), beau-frère du prince alors régnant; il n'y avait pas moins de sept domestiques malades dans la même chambre, toutes les fenêtres et volets intérieurs étaient fermés, le fourneau était ardent, ces pauvres malades étaient comme dans une fournaise et anéantis dans leur lit. Le médecin s'y trouva alors, je lui représentai que je ne m'étonnais pas de voir ses malades dans une telle situation, vu la chaleur empoisonnée de l'air qu'ils respiraient. Ils étaient effectivement tous dans le délire, leurs yeux étaient étincelants, leur face pourprée, la bouche sèche, la langue noire et raboteuse, et leur corps couvert de taches brunes ou noires aux uns. A ceux-ci il leur faisait appliquer sur la tête une poule noire toute vivante; à ceux-là des vésicatoires qui dans 24 heures amenaient la gangrène, puis la mort. Enfin, de ces sept domestiques malades un seul échappa, parce que ses parents le transportèrent chez eux et le tirèrent par là des bras de la mort.

Ce fut dans cette maison que je pris mal, par des vomissements suivis de vive douleur de tête, ensuite des frissons, des chaleurs, de l'accablement dans tous les membres. Le médecin du prince, qui prit soin de moi, suivit une toute autre marche. Il me prescrivit de suite l'émétique en lavage, avec le sel végétal. Après effet du remède, il me fit faire une ample boisson de limonade; les sueurs se montrèrent, elles furent abondantes; la nature seule, jointe à la force de mon tempérament, opérèrent cette crise, qui dura six jours, et le septième je fus sans fièvre. Je fus purgé le huitième, et j'entrai en convalescence, ne prenant plus que des calmants le soir, des lavements, des boissons; mais ma chambre fut constamment aérée et tempérée, je n'eus qu'une simple couverture, nonobstant mes sueurs abondantes.

Cette épidémie emporta en six semaines plus de cent personnes dans notre petite ville (Porrentruy), ceux-là même que traitait le médecin allemand. Ceux qui échappèrent à son système mortel, ne durent la vie qu'à la force de leur tempérament et à des dépôts critiques des parotides.

Je traitai six de ces malades. Leurs tumeurs étaient très-grosses et douloureuses, très-dures et enflammées. J'employai des emplâtres maturatifs, puis je faisais de fortes tailles pour terminer sa suppuration.

En 1774, une dissenterie épidémique fit beaucoup de ravage, non-seulement en cette ville, mais encore dans presque toute la principauté. Il mourut un grand nombre de personnes, tant jeunes que vieux, et ceux qui échappèrent à la mort furent pour la plupart languissants et misérables pendant plus d'une année. Notre hôpital était rempli de malades, et les religieuses (hospitalières) et domestiques furent aussi atteints de ce mal les uns après les autres. Toutefois, malgré l'opiniâtreté du mal et les rechutes, ils échappèrent à la mort. Quant aux autres malades, sur environ 60, deux seuls moururent. Les médecins employèrent l'ipécacuanha, au début de la maladie, les lavements de lait avec infusion de tête de pavot, des bouillons de tripes, des décoctions blanches pour boisson. Les acides, tant végétaux que minéraux, les juleps tempérants, les purgatifs avec tamarin, manne et le nitre. (On remarqua que la rhubarbe était contraire à ce genre de dissenterie.) Les saignées, quand les malades rendaient beaucoup de sang et qu'il y avait pléthore. Cette maladie commença à la fin d'août et dura deux mois dans toute sa force. Environ 30 personnes moururent à Porrentruy, mais dans la campagne un grand nombre succomba. Le remède dont ils faisaient usage était composé de vin

rouge très-fort; dans une pinte ils faisaient cuire force cannelle, poivre, noix muscades et sucre, et ils avalaient le breuvage en deux ou trois fois, et se mettaient au lit pour transpirer. Ce breuvage, après avoir porté l'incendie dans leur corps, amenait l'inflammation des intestins, la gangrène et la mort.

Chaque jour cette maladie acquérait plus de malignité parmi ces pauvres gens; les déjections devinrent putrides, et comme plusieurs malades étaient dans la même chambre, ils s'empoisonnaient les uns les autres par la malpropreté et la fétidité de l'air qu'ils respiraient. Ceux qui les saignaient gagnaient le même mal. Cette maladie fut si funeste, qu'il mourut près d'un trentième des sujets de la principauté. Elle eut encore été plus funeste, si l'on n'eut reconnu, par l'expérience, que l'usage du lait et des pruneaux d'Allemagne bien mûrs préservaient ceux qui n'étaient pas encore atteints, et procuraient même le rétablissement de malades désespérés. Il est vrai que les effets de cette maladie étaient si bizarres que plusieurs furent guéris, en mangeant les choux qui semblaient les plus contraires, par suite de goûts dépravés qui leur venaient.

La troisième maladie épidémique se manifesta, en 1782, au village de Buix, à deux lieues à l'est de Porrentruy. Presque tous les habitants de ce lieu en furent atteints, sans distinction d'âge. C'était une fièvre bilieuse putride, accompagnée d'une diarrhée avec ténesme et colique. Les malades avaient une chaleur brûlante, la bouche sèche, la langue d'un brun foncé, les déjections fétides, le pouls faible, mais très-accéléré. Ils appelèrent plusieurs médecins à leur secours, mais je ne sais de quels remèdes ils firent usage. Quoi qu'il en soit, comme il en mourait beaucoup, la communauté me fit appeler. Dans une seule journée je visitai 42 malades dans ce petit village. Il y en avait

jusqu'à six dans la même maison, et pas moins de deux. Malheureusement tous ceux que je visitai dans chaque maison étaient dans la même chambre, et quelquefois jusqu'à trois dans le même lit, s'empoisonnant l'un l'autre. L'air était infect, tout était fermé, portes et fenêtres, avec un seul vase de nuit pour tous. C'était au mois de septembre, et je commençai par faire ouvrir les fenêtres et aérér partout. On nettoya les chambres, on blanchit les lits, on sépara les malades; je fis parfumer les chambres, trois ou quatre fois par jour, avec du vinaigre répandu sur une pelle rougie au feu. Je fis donner à chaque malade un vase de nuit placé hors de la chambre. Je consultai les urines, qui étaient chargées de bile, mêlées d'une matière brunâtre et glaireuse et même quelquefois des stries de sang. Toutes répandaient une odeur insupportable. Elles étaient épaisses et déposaient un sédiment boueux.

La figure de tous les malades était jaunâtre, ainsi que tout le corps. Ils avaient les yeux tristes et larmoyants. Leur faiblesse était extrême.

A ceux qui étaient au début de la maladie, je fis prendre 25 grains d'ipécacuanha, aiguisés de 2 grains d'émétiques pour les adultes, diminuant les doses selon l'âge et les forces. Le lendemain ils passaient à l'usage du petit lait avec tamarin. J'y ajoutai la crême de tartre, le syrop de violettes et 1 à $1^1/_2$ grain d'émétique pour une pinte, dont ils prenaient de deux en deux heures une demi-tasse tiède. Pour boisson ordinaire, une infusion de fleurs de sureau avec un peu de miel et du vinaigre, et un léger calmant le soir. Je leur faisais continuer ces remèdes jusqu'à la cessation de tout accident. Ainsi purgés, ils entraient en convalescence en peu de jours.

Ceux dont la maladie était plus avancée et sans amé-

lioration dans leur état, dont les déjections étaient putrides, bilieuses, glaireuses, avec ténesmes et coliques, je leur faisais prendre l'ipécacuanha en infusion, des lavements moitié lait et eau, pour boisson ordinaire une décoction de crême de tartre édulcorée avec du miel ou du syrop de violettes, et le soir un calmant. Quand tous les accidents avaient cessé, je les purgeais.

Le curé de ce village était fort soigneux, et son maître d'école, un jeune homme intelligent qui deux fois par jour visitait les malades, tenait note exacte de leur situation, l'écrivait et venait tous les jours me l'apporter à Porrentruy.

De tous les malades que j'ai traités de la sorte, il n'est mort qu'une vieille femme, que j'ai trouvée déjà à l'extrémité.

La quatrième épidémie, qui a été la plus meurtrière, se déclara, en automne 1786, au village de Bonfol, à deux lieues de Porrentruy. Ce village, bâti près d'un grand étang, appartenant au prince, qu'on avait vidé durant l'été, a été victime de cette opération. Il s'y éleva des brouillards fort épais et de mauvaise odeur, qui furent suivis d'une fièvre putride et maligne dont presque tous les habitants furent affectés et dont il mourut plus de 60. Dans quelques maisons les habitants moururent tous.

L'auteur ne dit pas comment on traita les malades.

A. Quiquerez, Extrait de notes rédigées par M. Schweitzer, médecin, etc.

En 1780, à un demi-quart de lieue de Porrentruy, au bord de la route de Belfort, on a découvert, en creusant au pied du coteau pour élargir le chemin, le squelette d'un éléphant de grosse taille, dont une partie était